

Mme Yvonne Malaisé née Gaunay des Grandes Gouttes
à Moussey ①

S'il me fallait parler de la journée mémorable que j'ai vécue le 24 septembre 1944, je dirais ceci :

C'était un dimanche triste et grisailleux : les montagnes étaient dans le brouillard.

Mon mari Lucien Villenin et moi-même étions descendus de la Ferme des Gouttes au village pour assister à la petite messe de 7 h 30. Tout était calme. Vers la fin de l'office, Melle Rosa Houel a traversé précipitamment l'église et a parlé à l'oreille de M^r l'abbé Gasman, tourné vers l'autel. Par la suite, nous avons appris qu'elle venait annoncer que les Allemands barraient l'entrée du Village, route du Harcholet.

En arrivant à la Croix de Mission, là où prend le chemin des Gouttes, les Allemands étaient là, nous interdisant le passage. Nous sommes retournés sur nos pas. Le chemin de la Goutte Fouron était encore libre mais mon mari n'était pas décidé à passer par là.

Nous n'étions pas seuls sur la route, les soldats avaient fait sortir les habitants de leurs maisons et chassé les vaches des étables dans les prés. Des soldats porteurs de lance-flammes faisaient sans cesse des allées et venues disant qu'on nous rassemblait pour un contrôle de papier.

Arrivés à l'entrée de la rue "Au Diable", des habitants se concertaient. Certains d'entre eux s'engageaient par là. Je me souviens en particulier du gendarme Doridant qui, valise à la main, est parti rejoindre les hommes de

Grandjeon, une équipe d'engagés volontaires. Là encore mon mari n'a pas voulu suivre Doridant, et nous avons continué à suivre une foule de plus en plus nombreuse vers le centre du village. Nous étions dans la cour de l'école jusqu'vers midi. Melle Grandgeorge, la directrice de l'école de filles nous invitait de sa fenêtre, à la rejoindre dans son appartement. Mon mari a décliné l'offre. Nous sommes alors entrés dans l'école par la porte du préau où nous aurions pu rester sans être inquiétés.

Nous en sommes sortis pour rejoindre les villageois rassemblés dans la cour et c'est à ce moment là que fut donné l'ordre de se rendre à la Crèche. Beaucoup de gens du haut du village étaient déjà là. Il y avait foule. Nous nous sommes installés sur le terrain qui longe la crèche, côté route de Prayé, pour une longue attente.

C'est alors qu'un groupe de soldats allemands comprenant un officier parlant un français châtié s'est avancé au milieu de la cour. Cet officier a demandé que sortent de la foule les hommes ayant participé aux parachutages. Personne n'a bronché. L'ordre fut donné aux hommes de 18 à 60 ans de se ranger dans l'allée bordée de prunus et de tilleuls. Des otages furent choisis parmi les notables de plus de 60 ans, dont M^r Ernest Vigneron. Ils furent enfermés à l'intérieur de la crèche. C'est alors que les deux prêtres du village s'avancèrent vers l'officier allemand, demandant à être fusillés sur place à condition de libérer les hommes. Je vois encore l'abbé Nolliez faisant face à l'Allemand, lequel lui passait brutallement l'index sous le menton pour lui faire entendre que sa demande était rejetée et qu'il retourne sans délai dans son presbytère.

N.B. L'abbé Nolliez avait une parfaite connaissance de la langue allemande.

Vers trois heures le départ des hommes était annoncé. Les religieuses de la crèche se sont mises à remplir les poches des partants avec des morceaux de sucre qu'elles avaient dans leur tablier. Nous avons pu embrasser les nôtres... Et le long convoi s'ébranla en direction de Belval. Nous regardions... hibéti... avec l'espoir qu'ils ne pourraient aller loin. On entendait le canon vers Baccarat.

L'officier s'adressa à la foule en recommandant froidement de rentrer chacun chez soi, de ne pas se rendre dans "les fatelius", voisins, ni vers la forêt.

Je me sentais quère rassurée, devant rejoindre la ferme où m'attendaient mes parents

en lisière de la forêt

et mon fils Gérard. Les Allemands n'étaient plus à l'entrée des chemins. Je me suis décidée à regagner les gouts à grands pas. Mes parents étaient dans l'angoisse. La tarte aux quetsches avait brûlé dans le four et personne n'avait pris le repas de midi. Mon père et mon oncle s'étaient postés sous une roche en forêt avec des "Lebels". Ils surveillaient le chemin de la ferme, prêts à tirer sur les soldats. Ils m'avaient bien vue arriver.

Mon cousin Henri, qui était descendu vers les 9

[Après cette journée mémorable]

heures pour se rendre à la grand'messe avait été surpris, au détour du chemin, par le spectacle des maisons portes et fenêtres bâillantes, des animaux dans les prés. Il s'était prudemment retiré dans les buissons bordant le chemin et il était remonté à la ferme

H prévenir nos parents.

Après cette journée, j'ai dû me rendre plusieurs fois à Senones. Des soldats étaient postés sous les taillis, le long de la route. Un jour, ils m'ont arrêté à la sortie de la Petité-Raon vers Noussey et m'ont fait entrer chez un directeur de l'usine, M'Meyer qui connaît un peu la langue, et qui m'a servi d'interprète. J'ai décliné mon identité et dit que j'habitais au n° 1 de Noussey. Après forces pourparlers, ils m'ont fait accompagner par un soldat jusqu'au n° 1. L'estafette m'a poussée dans le couloir puis dans la cuisine de M et Mme Vigneron, ébahis ! et s'en sont retournés. Je me suis expliquée auprès des Vignerons qui étaient très soucieux. J'ai décidé de regagner les Gouttes. Avant de m'engager dans le chemin qui prend à la Croix de Vernon, j'ai observé dans quel sens allaient les traces de bottes allemandes.

Toutes étaient dans le sens descendant. J'ai grimpé à toute allure. Mes parents ne s'étaient doutés de rien, n'avaient vu aucun soldat rôder autour de la ferme.

Il était dangereux de sortir dans ces moments-là : les villages étaient encerclés mais, malgré tout, les Allemands ne s'aventuraient pas dans les fermes où ils avaient été des maquisards et des parachutistes anglais.

Cependant, vers la fin de septembre et le début d'octobre, plusieurs fusillades eurent lieu autour de notre ferme où nous avions accueilli huit soldats anglais : quatre chez mon oncle et quatre chez nous. Ils mangeaient à notre table et dormaient dans le foin avec tout leur harnachement. Ils allaient en

⁵ patrouille on ne sait où. Ils nous avaient donné leurs conserves que nous avions enterrées. Un jour, ils sont venus les reprendre et nous ne les avons plus revus. Même dans notre ferme éloignée, il n'y avait plus aucune sécurité et nous avions installé le lit de mon fils, dix-neuf mois, sous le grenier à foin. Fin novembre, nous avons reçu cinq ours autour de la maison. L'un d'eux a détruit la digue de l'étang.

Le 22 novembre, nous étions enfin libérés.